

REVUE MUSICALE

Opéra : Débuts de Mlle Royer dans *la Favorite*. — **Concerts-Colonne et Concerts-Lamoureux :** *Manfred*, de Schumann ; Overture sur des thèmes grecs de M. Glazounow, et *Prélude, choral et fugue*, de César Franck ; *Impressions pyrénéennes*, de M. A. Coquard, et *Conte féerique*, de M. Rimsky-Korsakoff. Comment M. Chevillard fut jugé en Allemagne. — **Concerts Alfred-Cortot :** Inauguration. *Poème de l'Amour et de la Mer*, d'Ernest Chausson ; *Hymne à la Justice*, de M. Albéric Magnard.

Vous rappelez-vous certaine boutade amusante de Berlioz que je retrouvai perdue au milieu d'un de ses feuilletons, que je vous ai peut-être déjà rapportée — en ce cas, excusez-moi de radoter — et qui ne fut jamais mieux de circonstance ? « Un marin, capitaine au long cours, me disait un jour : « Toutes les fois que je quitte Paris pour faire le tour du monde, je vois affichée *la Favorite*, et toutes les fois que je reviens, je trouve affichée *Lucie*. » Ce à quoi un de ses confrères répondit : « Allons, vous exagérez : on ne joue pas *Lucie* aussi souvent. » Quand je pars pour les Indes, je vois, il est vrai, affichée *la Favorite*, mais quand j'en reviens, on ne joue pas toujours *Lucie*... On donne quelquefois encore *la Favorite*... » Aujourd'hui, c'est le second de ces interlocuteurs qui aurait raison, sans que Berlioz en fût autrement surpris : on ne joue plus jamais *Lucie*, mais on joue encore quelquefois *la Favorite* — et c'est toujours du Donizetti.

Mlle Royer, qui a obtenu un second prix d'opéra aux derniers concours du Conservatoire, a débuté dans Léonor : elle est encore bien jeune et manque d'ampleur, mais sa voix a de l'éclat sur le registre élevé, comme elle l'a vaillamment montré dans le duo final, et elle acquerra sans doute avec le temps les notes graves bien timbrées et sonores qui sont indispensables à un véritable mezzo-soprano : je ne puis donc que l'encourager. MM. Affre, Noté et Chambon, qui représentaient le séduisant Ferdinand, l'élégant Alphonse et le redoutable Balthazar, sont des vétérans de la scène dont on

ne saurait attendre plus qu'ils ne donnent aujourd'hui : celui qui a la voix la plus généreuse est M. Noté, celui qui sait le mieux chanter est M. Affre et celui qui a la plus belle barbe est M. Chambon... Gloire à Donizetti !

Vite aux concerts, pour nous débarbouiller. Aux concerts du Châtelet, M. Colonne a continué de passer en revue les Symphonies de Beethoven : il avait commencé non pas par la première, mais par la dernière, par la *Symphonie avec chœur*, ce qui peut s'admettre à la rigueur, puisque cela nous vaudra de l'entendre au moins deux fois, car s'il est admissible qu'on ne commence pas par la première, il ne l'est pas qu'on termine cette revue chronologique autrement que par la dernière. Avant d'arriver à la quatrième, il a passé l'archet à son fidèle lieutenant, M. Gabriel Pierné, qui doit le remplacer pendant quelques semaines, puis il a fait ses malles et nous a faussé compagnie. Il avait pris le temps cependant de nous offrir deux excellentes exécutions du *Manfred* de Schumann, de ce *Manfred* dont la moindre page ou le plus petit morceau porte l'empreinte du génie et semble être la transposition musicale absolument parfaite du poème de Byron. M. Colonne est le seul, avec la Société des concerts du Conservatoire, à nous avoir fait entendre en entier cette délicieuse partition, qui n'est pourtant pas longue, et le résumé lyrique de M. Emile Moreau, qui s'y juxtapose avec bonheur, avait été déjà déclamé devant nous, ici ou là, par M. Mounet-Sully, dans *Manfred*, accompagné de son frère et de Mlle Du Minil. La scène dont ces trois artistes jouent, autant qu'on peut le faire au concert, et représentent divers personnages, même quand ils n'ont que deux mots à dire ou moins encore, est très habile et comme ils ont déjà plusieurs fois tenu ces rôles, chez M. Colonne ou au Conservatoire, ils possèdent aujourd'hui cet ouvrage et le rendent avec justesse en se réglant bien, pour les vers qu'ils déclament et le peu de gestes qu'ils font, sur la musique de Schumann. C'est véritablement un plaisir supérieur, pour celui qui aime Schumann, que d'entendre exécuter de la sorte un chef-d'œuvre de cet ordre.

M. Colonne, après avoir consacré tout un concert à César Franck, a souvent ramené sur ses programmes le nom du savant maître et M. Pierné continue cette tradition respectueuse : après *Psyché*, après *le Chasseur maudit*, voilà la célèbre suite pour piano : *Prélude, choral et*

fugue, qui paraît pour la première fois dans les concerts avec une orchestration de M. Pierné lui-même, et une orchestration aussi habile, aussi prudente, aussi délicate qu'on pouvait l'attendre d'un artiste ayant longtemps frayé avec César Franck, toutes réserves faites sur le principe même de ce genre de travail : nombreux bravos. C'est également M. Pierné qui a dirigé l'exécution d'une ouverture de M. Glazounow, la première des deux que le musicien russe a composées sur d'anciens motifs grecs et qui s'intitulerait plus justement rapsodie orchestrale, car ce morceau, légèrement confus, du reste, et d'un coloris peu tranché, n'a rien d'une ouverture et a tout l'aspect d'une rapsodie avec ces trois thèmes grecs que M. Bourgault-Ducoudray avait déjà mis en lumière et que le compositeur russe a connus par le compositeur français : de là l'hommage qu'il lui a fait de son arrangement instrumental. Dans le même concert, il nous fut donné d'entendre une très fine et très poétique interprétation de la musique de Mendelssohn pour *le Songe d'une nuit d'été*, qu'on ne joue plus que rarement aujourd'hui et qui est cependant le chef-d'œuvre absolu du maître, avec ces pages si vaporeuses, d'une légèreté aérienne, d'une mélancolie adorable ou d'une pompe souveraine : les solos du chœur des fées ont été très agréablement chantés par Mlles Mathieu d'Ancy et Geneviève Despinoy. Allons, M. Colonne peut voyager tranquille : avec un chef comme M. Pierné, ses concerts ne périront pas.

Je comprends mal ou plutôt je ne comprends pas du tout la façon d'agir de M. Chevillard. D'habitude, lorsqu'un chef d'orchestre entrepreneur de concerts a la chance de mettre la main sur une composition considérable qui sort de l'ordinaire et qui frappe l'attention de la critique et du public, qui soulève un beau jour de chaleureux bravos, il s'empresse de la rejouer et cela pour les trois raisons que voici : d'abord pour aider à la rapide diffusion, à la pleine compréhension de cette œuvre et rendre ainsi service au compositeur qu'il s'honore d'avoir mis en lumière ; ensuite pour satisfaire la curiosité des amateurs qui ont pu entendre parler en bien de cet ouvrage et souhaiteraient de le connaître, enfin, et cette dernière raison serait suffisante, afin de tenir la balance égale entre ses deux séries d'abonnés et de ne pas priver ceux-ci d'un plaisir éprouvé par ceux-là. C'est ainsi que procédaient le brave Pasdeloup, qui aimait tant les jeunes compositeurs ; et Lamoureux, qui cherchait également à les bien

servir ; c'est ainsi que M. Colonne en use encore aujourd'hui. M. Chevillard, au contraire, semble n'exécuter une production nouvelle de tel ou tel jeune musicien français que pour s'en débarrasser et jamais (à moins qu'il ne s'agisse d'un compositeur aussi en vue que M. Vincent d'Indy) il ne consent à la rejouer, même au risque de mécontenter, comme je le disais, toute une série de ses abonnés, car enfin ses programmes, ses prospectus, ses affiches nous assurent bien qu'il y en a deux et, dès lors, l'une ne devrait pas être sacrifiée à l'autre. Que si vous voulez des exemples, je vous rappellerai que l'année dernière il n'a joué qu'une seule fois la symphonie de M. Witkowski, que beaucoup de gens auraient désiré entendre ou réentendre, et de même, cette année-ci, il n'a encore exécuté qu'une fois la symphonie de M. Magnard qui a obtenu un si vif succès et mériterait tant d'être offerte de nouveau au public : la belle façon vraiment de servir les intérêts de nos jeunes compositeurs !

Cependant deux nouveautés, l'une de l'Ecole française, l'autre de l'Ecole russe — on verra bien laquelle surnagera des deux — figuraient dimanche dernier sur le programme de M. Chevillard. L'une était une suite d'orchestre de M. Arthur Coquard, intitulée *Impressions pyrénéennes*, et divisée en trois morceaux relativement courts qui, tout en étant écrits avec le goût et le soin que M. Coquard apporte aux moindres choses, n'ajoutera rien, je pense, au renom de l'auteur. La première partie : « Au pied de la brèche de Roland », sur un rythme de marche funèbre, traversée de sinistres appels de trompettes, est sans doute la plus caractéristique ; mais le court andante pastoral inspiré au musicien par la vue du port de Vénasque et les danses qu'il évoque en souvenir de Pentecosta constituent deux pages dont il n'y a pas grand'chose à dire : on les écoute, on les applaudit avec bienveillance et tout est dit. Au rebours de ces petits tableaux qui sont d'une tonalité très discrète, le *Conte féerique*, de M. Rimsky-Korsakoff, un des musiciens des plus chers qui soient à M. Chevillard, est d'un coloris très vif, très slave, et d'une variété d'instrumentation très amusante : ici, le sujet qui sert de prétexte à la musique importe peu, ce ne sont que jeux de timbres, entrelacements de rythmes, rappels de motifs populaires, jongleries d'orchestre, où éclate une fantaisie, une sûreté, une virtuosité extraordinaire.... C'est par là d'ailleurs que brillent toujours les compositions de M. Rimsky-Korsakoff, de qui

Lamoureux d'abord et son gendre ensuite nous ont fait entendre tant de pages très pittoresques et très brillantes. Je crois pouvoir assurer à M. Chevillard que le moment est venu pour lui d'aller faire une tournée en Russie : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Cela m'amène, — oh ! l'heureuse transition à la Claretie ! — à vous dire en deux mots comment M. Chevillard et l'orchestre qu'il dirige, ont été jugés dans leur récente tournée en Allemagne, exactement comme je vous ai dit il n'y a pas encore longtemps quel accueil M. Colonne avait reçu à New-York. C'est d'une voix unanime qu'on rendit justice à la précision, à la sûreté, à l'extrême homogénéité de cet orchestre soumis à une excellente discipline et ces compliments ne sont pas à dédaigner sous la plume des critiques allemands ; mais si l'exécution des créations de Wagner fut en général très remarquée — et cela dut particulièrement flatter M. Chevillard, — si sa façon d'interpréter les œuvres de Weber et de Schumann fut également approuvée, en revanche, la manière dont il comprend et fait exécuter la musique de Beethoven, la *Symphonie héroïque* en particulier, souleva de vives critiques tant à l'égard du sens général qu'au sujet des mouvements adoptés par le chef français : « En entendant l'exécution qui nous fut donnée de *l'Héroïque*, dit un critique, on voit tout de suite que Beethoven est un génie allemand et que les interprètes sont de race française. » Quant aux morceaux de compositeurs français que M. Chevillard présente au public allemand, on peut dire, en généralisant, que *l'Apprenti sorcier*, de M. Dukas, eut partout un grand succès ; que *l'Après-Midi d'un faune*, de M. Debussy, dérouta tout le monde ; qu'on applaudit le *Phaéton* de M. Saint-Saëns, *l'Espana* de Chabrier et jusqu'à la *Fantaisie symphonique* de M. Chevillard, non sans quelques réserves, que la présence du compositeur devait rendre assez douces ; mais qu'on se refusa à prendre au sérieux la *Berceuse* de M. de Camondo, qualifiée ici et là de « pièce sans importance et n'offrant d'intérêt d'aucune sorte ». Et les Allemands ne furent pas sans relever, ce qui leur fait honneur, l'étrange oubli dont M. Chevillard s'était rendu coupable : « On doit être profondément étonné, dit un journal de Berlin, que César Franck n'ait pas été représenté à ces concerts ; on ne peut vraiment pas dire que ce soit là une marque de piété. »

Mais quels voyageurs infatigables que MM.

Colonne et Chevillard ! Celui-ci n'est pas plus tôt revenu de Belgique et d'Allemagne que celui-là repart pour l'Amérique, afin de donner de nouveaux concerts à New-York et de faire entendre à Boston *la Damnation de Faust*...

Nous ayons déjà l'Association des Concerts-Colonne et celle des Concerts-Lamoureux ; nous avons maintenant, de plus, l'Association des Concerts Alfred-Cortot qui donnera ses concerts le jeudi soir au Nouveau-Théâtre et qui nous conviait, jeudi dernier, à sa soirée d'inauguration. M. A. Cortot, qui a pris goût au métier de chef d'orchestre depuis qu'il a dirigé des représentations de *Tristan et Iseult* et du *Crépuscule des dieux* au théâtre du Château-d'Eau, — voilà déjà deux ans passés, — a brillamment conduit ce premier programme où Wagner, représenté par l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et un fragment chanté du troisième acte de *Parsifal*, et Liszt, avec sa grande symphonie sur *Faust*, autrement dit des maîtres et des ouvrages consacrés, encadraient deux nouvelles productions de la jeune école française : l'une de feu Ernest Chausson, l'autre de M. Albéric Magnard.

La première est le *Poème de l'Amour et de la Mer*, une œuvre un peu trop tourmentée et flottante, écrite par Chausson sur des vers de M. Maurice Bouchor et dont l'interlude orchestral et la dernière strophe, où le violoncelle pleure sous la voix du soprano, sont empreints d'une tristesse pénétrante ; la seconde est *l'Hymne à la Justice*, composition symphonique où M. Magnard fait montre d'une technique très sûre, avec une orchestration savoureuse, mais dont la signification, malgré le titre, est assez peu claire, à moins qu'on ne veuille voir dans cette alternance d'épisodes calmes et nobles ou violents et tempétueux la lutte des mauvais contre les justes, se terminant par le triomphe de la Justice. Le ténor Mauguère et le baryton Sygwalt chantaient les solos dans la scène de *Parsifal* et Mme Georgette Leblanc-Moeterlinck interprétait le poème de Chausson : on les a tous pareillement applaudis. Mais le succès, le grand succès de cette première soirée a été pour la symphonie sur *Faust*, qui a déjà fait résonner plus d'une fois les échos de cette salle : elle y a été rarement exécutée avec plus de chaleur, de tendresse ingénue et de fougueuse précision.

Donc, bonne chance et longue vie aux Concerts Alfred-Cortot.

ADOLPHE JULLIEN.